

la femme de charge ; mais, comme on n'entrait pas, cela me fit peur ; je n'osais bouger, j'écoutais, on ne remuait pas, j'étais pourtant sûre qu'il y avait quelqu'un derrière ma porte ; je demandai par deux fois qui était là... on ne répondit rien... De plus en plus effrayée, je poussai ma commode contre la porte, qui n'avait ni verrou, ni serrure. J'écoutais toujours, rien ne bougea ; au bout d'une demi-heure, qui me parut bien longue, je me jetai sur mon lit, la nuit se passa tranquillement. Le lendemain, je demandai à la femme de charge la permission de faire mettre un verrou à ma chambre, qui n'avait pas de serrure, lui racontant ma peur de la nuit ; elle me répondit que j'avais rêvé, qu'il fallait d'ailleurs m'adresser à M. Ferrand pour ce verrou ; à ma demande il haussa les épaules, me dit que j'étais folle ; je n'osai plus en parler.

A quelque temps de là arriva le malheur du diamant. Mon père, désespéré, ne savait comment faire. Je contai son chagrin à M^{me} Séraphin, elle me répondit : « Monsieur est si charitable, qu'il fera peut-être quelque chose pour votre père. » Le soir même, je servais à table ; M. Ferrand me dit brusquement : « Ton père a besoin de treize cents francs ; tu ce soir lui dire de passer demain à mon étude, il aura son argent. C'est un honnête homme, il mérite qu'on s'intéresse à lui. » A cette marque de bonté, je fondis en larmes ; je ne savais comment remercier mon maître ; il me dit avec sa brusquerie ordinaire :

« C'est bon, c'est bon ; ce que je fais est tout simple... » Le soir, après mon ouvrage, je vins annoncer cette bonne nouvelle à mon père, et le lendemain...

— J'avais les treize cents francs contre une lettre de change à trois mois de date, acceptée en blanc par moi, dit Morel ; je fis comme Louis, je pleurai de reconnaissance ; j'appelai cet homme mon bienfaiteur... mon sauveur. Oh ! il a fallu qu'il fût bien méchant pour détruire la reconnaissance et la vénération que je lui avais vouées...

— Cette précaution de vous faire souscrire une lettre de change en blanc à une échéance tellement rapprochée que vous ne pouviez la payer, n'éveilla-t-elle vos soupçons ? lui demanda Rodolphe.

— Non, monsieur ; j'ai cru que le notaire prenait ses sûretés, voilà tout ; d'ailleurs, il me dit que je n'avais pas besoin de songer à rembourser cette somme avant deux ans ; tous les trois mois je lui renouvelais seulement la lettre de change pour plus de régularité ; cependant, à la première échéance, on l'a présentée ici, elle n'a pas été payée ; il a obtenu jugement contre moi sous le nom d'un tiers ; mais

il m'a fait dire que ça ne devait pas m'inquiéter... que c'était une erreur de son huissier.

— Il voulait ainsi vous tenir en sa puissance..., dit Rodolphe.

— Hélas ! oui, monsieur ; car ce fut à dater de ce jugement qu'il commença de... Mais, continue, Louise... continue... Je ne sais où je suis... la tête me tourne... J'ai comme des absences... j'en deviendrai fou !... C'est par trop, aussi... c'est par trop !... »

Rodolphe calma le lapidaire. Louise reprit :

« Je redoublais de zèle, afin de reconnaître, comme je pouvais, les bontés de M. Ferrand pour nous. La femme de charge me prit dès lors en grande aversion ; elle trouvait du plaisir à me tourmenter, à me mettre dans mon tort en ne me répétant pas les ordres que M. Ferrand lui donnait pour moi. Je souffrais de ces désagréments, j'aurais préféré une autre place ; mais l'obligation que mon père avait à mon maître m'empêchait de m'en aller. Depuis trois mois M. Ferrand avait prêté cet argent ; il continuait de me brusquer devant M^{me} Séraphin ; cependant il me regardait quelquefois à la dérobée d'une manière qui m'embarrassait, il souriait en me voyant rougir.

— Vous comprenez, monsieur, il était alors en train d'obtenir contre moi une contrainte par corps.

— Un jour, reprit Louise, la femme de charge sort après le diner, contre son habitude ; les clercs quittent l'étude ; ils logeaient dehors. M. Ferrand envoie le portier en commission, je reste à la maison seule avec mon maître ; je travaillais dans l'antichambre, il me somme. J'entre dans sa chambre à coucher, il était debout devant la cheminée, je m'approche de lui, il se retourne brusquement, me prend par le bras... sa figure était rouge comme du sang, ses yeux brillaient. J'eus une peur affreuse, la surprise m'empêcha d'abord de faire un mouvement ; mais quoiqu'il soit très-fort je m'embatistis si vivement que je lui échappai, je me sauvai dans l'antichambre, dont je poussai la porte, la tenant de toutes mes forces, la clef était de son côté.

— Vous l'entendez, monsieur... vous l'entendez... dit Morel à Rodolphe, voilà la conduite de ce digne bienfaiteur !

— Au bout de quelques moments, la porte céda sous ses efforts, reprit Louise ; heureusement la lampe était à ma portée, j'eus le temps de l'éteindre. L'antichambre était éloignée de la pièce où il se tenait ; il se trouva tout à coup dans l'obscurité ; il m'appela, je ne répondis pas ; il me dit alors, d'une voix tremblante de colère : « Si tu essayes de m'échapper, ton père ira en prison pour les treize cents francs qu'il me doit et qu'il ne peut payer. » Je le suppliai

d'avoir pitié de moi ; je lui promis de faire tout au monde pour le bien servir, pour reconnaître ses bontés ; mais je lui déclarai que rien ne me forcerait à m'avilir.

— C'est pourtant bien là le langage de Louise,

dit Morel, de ma Louise, quand elle avait le droit d'être fière... Mais comment?... Enfin continue... continue...

— Je me trouvais dans l'obscurité ; j'entends, au bout d'un moment, fermer la porte de sortie de



l'antichambre, que mon maître avait trouvée à tâtons. Il me tenait en son pouvoir ; il court chez lui, et revient bientôt avec une lumière... Je n'ose vous dire, mon père, la lutte nouvelle qu'il me fallut soutenir ; ses menaces, ses poursuites de chambre en chambre : heureusement le désespoir, la peur, la colère me donnèrent des forces ; ma résistance le rendait furieux, il ne se possédait plus... Il me maltraita, me frappa ; j'avais la figure en sang...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... s'écria le lapidaire en levant ses mains au ciel, ce sont là des crimes pourtant... et il n'y a pas de punition pour un tel monstre... il n'y en a pas...

— Peut-être... , dit Rodolphe qui semblait réfléchir profondément ; puis, s'adressant à Louise : Courage ! dites tout.

— Cette lutte durait depuis longtemps ; mes forces m'abandonnaient, lorsque le portier, qui était rentré, sonna deux coups ; c'était une lettre qu'on annonçait. Craignant, si je n'allais pas la chercher, que le portier ne l'apportât lui-même, M. Ferrand me dit : « Va-t-en !... Dis un mot, et ton père est perdu ; si tu cherches à sortir de chez moi, il est encore perdu ; si on vient aux renseignements sur toi, je t'empêcherai de te placer, en laissant entendre, sans l'affirmer, que tu m'as volé. Je dirai de plus que tu es une détestable servante... » Le lendemain de cette scène, malgré les menaces de mon maître, j'accourus ici tout dire à mon père... Il voulait me faire à l'instant quitter cette maison... mais la prison était là... Le peu que je gagnais devenait indispensable à notre famille, depuis la maladie de ma

mère... Et les mauvais renseignements que M. Ferrand me menaçait de donner sur moi, m'auraient empêchée de me placer ailleurs pendant bien longtemps peut-être...

— Oui, dit Morel avec une sombre amertume, nous avons eu la lâcheté, l'égoïsme, de laisser notre enfant retourner là... Oh! je vous le disais bien, la misère... la misère... que d'infamies elle fait commettre!...

— Hélas! mon père, n'avez-vous pas essayé de toutes les manières de vous procurer ces treize cents francs? Cela était impossible, il a bien fallu nous résigner.

— Va, va, continue... les tiens ont été tes bourreaux, nous sommes plus coupables que toi du malheur qui t'arrive..., dit le lapidaire en cachant sa figure dans ses mains.

— Lorsque je revis mon maître, reprit Louise, il fut pour moi comme il avait été avant la scène dont je vous ai parlé, brusque et dur; il ne me dit pas un mot du passé; la femme de charge continua de me tourmenter; elle me donnait à peine ce qui m'était nécessaire pour me nourrir, renfermait le pain sous clef; quelquefois par méchanceté elle souillait devant moi les restes du repas qu'on me laissait; car presque toujours elle mangeait avec M. Ferrand. La nuit, je dormais à peine, je craignais à chaque instant de voir le notaire entrer dans ma chambre qui ne fermait pas: il m'avait fait ôter la commode que je mettais devant ma porte pour me garder; il ne me restait qu'une chaise, une petite table et ma malle. Je tâchais de me barricader avec cela comme je pouvais, et je me couchais tout habillée... Pendant quelque temps, il me laissa tranquille; il ne me regardait même pas. Je commençais à me rassurer un peu, pensant qu'il ne songeait plus à moi. Un dimanche, il m'avait permis de sortir; je vins annoncer cette bonne nouvelle à mon père et à ma mère. Nous étions tous bien heureux!... C'est jusqu'à ce moment que vous avez tout su, mon père... Ce qui me reste à vous dire (et la voix de Louise trembla) est affreux... je vous l'ai toujours caché.

— Oh! j'en étais bien sûr... bien sûr... que tu me cachais un secret...! s'écria Morel avec une sorte d'égarément et une singulière volubilité d'expressions qui étonna Rodolphe. Ta pâleur, tes traits... auraient dû m'éclairer... Cent fois je l'ai dit à ta mère... mais bah! bah! bah! elle me rassurait... La voilà bien! la voilà bien! Pour échapper au mauvais sort, laisser notre fille chez ce monstre!... Et notre fille, où va-t-elle? Sur le banc des criminels... La voilà bien! Ah! mais aussi... Enfin... qui sait?

au fait... parce qu'on est pauvre... mais les autres!... Bah... bah... les autres... Puis, s'arrêtant comme pour rassembler ses pensées qui lui échappaient, Morel se frappa le front, et s'écria: « Tiens! je ne sais plus ce que je dis... la tête me fait un mal horrible... il me semble que je suis gris. »

Et il cacha sa figure dans ses deux mains.

Rodolphe ne voulut pas laisser voir à Louise combien il était effrayé de l'incohérence du langage du lapidaire; il reprit gravement:

« Vous n'êtes pas juste, Morel; ce n'est pas pour elle seule, mais pour sa mère, pour ses enfants, pour vous-même, que votre pauvre femme redoutait les funestes conséquences de la sortie de Louise de chez le notaire... N'accusez personne... Que toutes les malédictions, que toutes les haines retombent sur un seul homme... sur ce monstre d'hypocrisie, qui plaçait une fille entre le déshonneur et la ruine... la mort peut-être de son père et de sa famille; sur ce maître qui abusait d'une manière infâme de son pouvoir de maître... Mais patience, je vous l'ai dit, la Providence réserve souvent au crime des vengeances surprenantes et épouvantables... »

Les paroles de Rodolphe étaient, pour ainsi dire, empreintes d'un tel caractère de certitude et de conviction, en parlant de cette vengeance providentielle, que Louise regarda son sauveur avec surprise, presque avec crainte.

« Continuez, mon enfant, reprit Rodolphe en s'adressant à Louise, ne vous cachez rien... cela est plus important que vous ne le pensez.

— Je commençais donc à me rassurer un peu, dit Louise, lorsque un soir M. Ferrand et la femme de charge sortirent, chacun de leur côté. Ils ne dinèrent pas à la maison, je restai seule; comme d'habitude, on me laissa ma ration d'eau, de pain et de vin, après avoir fermé à clef les buffets; mon ouvrage terminé, je dinai, et puis, ayant peur toute seule dans les appartements, je remontai dans ma chambre, après avoir allumé la lampe de M. Ferrand. Quand il sortait le soir, on ne l'attendait jamais; je me mis à travailler, et, contre mon ordinaire, peu à peu le sommeil me gagna... Ah! mon père, s'écria Louise en s'interrompant avec crainte, vous allez ne pas me croire... vous allez... m'accuser de mensonge... et pourtant, tenez, sur le corps de ma pauvre petite sœur, je vous jure que je vous dis bien la vérité...

— Expliquez-vous, dit Rodolphe.

— Hélas, monsieur, depuis sept mois je cherche en vain à m'expliquer à moi-même cette nuit affreuse... sans pouvoir y parvenir; j'ai manqué perdre la raison en tâchant d'éclaircir ce mystère.

— Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-elle dire?... »

s'écria le lapidaire, sortant de l'espèce de stupeur indifférente qui l'accablait par intermittence depuis le commencement de ce récit.

— Je m'étais, contre mon habitude, endormie sur ma chaise..., reprit Louise. Voilà la dernière chose dont je me souviens. Avant... avant... oh ! mon père, pardon... Je vous jure que je ne suis pas coupable, pourtant...

— Je te crois... je te crois... mais parle !

— Je ne sais pas depuis combien de temps je dormais, lorsque je m'éveillai, toujours dans ma chambre... mais couchée, et déshonorée par M. Ferrand, qui était auprès de moi...

— Tu mens !... tu mens !... s'écria le lapidaire furieux. Avoue-moi que tu as cédé à la violence, à la peur de me voir traîner en prison !... mais ne mens pas ainsi.

— Mon père, je vous jure...

— Tu mens ! tu mens !... Pourquoi le notaire aurait-il voulu me faire emprisonner, puisque tu lui avais cédé ?

— Cédé, oh ! non, mon père !... Mon sommeil fut si profond que j'étais comme morte... Cela vous semble extraordinaire, impossible... Mon Dieu ! je le sais bien ; car à cette heure je ne peux encore le comprendre.

— Et moi je comprends tout, reprit Rodolphe en interrompant Louise, ce crime manquait à cet homme... N'accusez pas votre fille de mensonge, Morel... Dites-moi, Louise, en dinant avant de monter dans votre chambre, n'avez-vous pas remarqué quelque goût étrange à ce que vous avez bu ? Tâchez de bien rappeler cette circonstance. »

Après un moment de réflexion, Louise répondit :

« Je me souviens, en effet, que le mélange d'eau et de vin que madame Séraphin me laissa, selon son habitude, avait un goût un peu amer ; je n'y ai pas alors fait attention, parce que quelquefois la femme de charge s'amusait à mettre du sel ou du poivre dans ce que je buvais... »

— Et ce jour-là cette boisson vous a semblé amère ?

— Oui, monsieur, mais pas assez pour m'empêcher de la boire ; j'ai cru que le vin était tourné. »

Morel, l'œil fixe, un peu hagard, écoutait les questions de Rodolphe et les réponses de Louise sans paraître comprendre leur portée.

« Avant de vous endormir sur votre chaise... n'avez-vous pas senti votre tête pesante... vos jambes alourdies ? »

— Oui, monsieur... les tempes me battaient, j'avais un léger frisson, j'étais bien mal à mon aise.



— Oh ! le misérable !... le misérable !... s'écria Rodolphe. Savez-vous, Morel, ce que cet homme a fait boire à votre fille ? »

L'artisan regarda Rodolphe sans lui répondre.
« La femme de charge, sa complice, avait mêlé dans le breuvage de Louise un soporifique, de l'o-

pium, sans doute ; les forces, la pensée de votre fille ont été paralysées pendant quelques heures ; en sortant de ce sommeil léthargique... elle était déshonorée.

— Ah ! maintenant, s'écria Louise, mon malheur s'explique... Vous le voyez, mon père, je suis moins coupable que je ne le paraissais. Mon père... mon père... réponds-moi donc ! »

Le regard du lapidaire était d'une effrayante fixité.

Une si horrible perversité ne pouvait entrer dans l'esprit de cet homme naïf et honnête. Il comprenait à peine cette affreuse révélation.

Et puis, faut-il le dire ? depuis quelques moments sa raison lui échappait... par instants, ses idées s'obscurcissaient ; alors il tombait dans ce néant de la pensée qui est à l'intelligence ce que la nuit est à la vue... formidable symptôme de l'aliénation mentale.

Pourtant Morel reprit d'une voix sourde, brève et précipitée :

« Oh ! oui, c'est bien mal... bien mal... très-mal. »

Et il retomba dans son apathie.

Rodolphe le regarda avec anxiété, il crut que l'énergie de l'indignation commençait à s'épuiser chez ce malheureux ; de même qu'ensuite de violents chagrins, souvent les larmes manquent.

Voulant terminer le plus tôt possible ce triste entretien, Rodolphe dit à Louise :

« Courage, mon enfant, achevez de nous dévoiler ce tissu d'horreurs.

— Hélas, monsieur, ce que vous avez entendu n'est rien encore... En voyant M. Ferrand auprès de moi, je jetai un cri de frayeur. Je voulais fuir, il me retint de force ; je me sentais encore si faible, si appesantie, sans doute à cause du breuvage dont vous m'avez parlé, que je ne pus m'échapper de ses mains. « Pourquoi te sauves-tu maintenant ? me dit M. Ferrand d'un air étonné qui me confondit. Quel est ce caprice ? Ne suis-je pas là de ton consentement ?

— Ah ! monsieur, c'est indigne ! m'écriai-je, vous

avez abusé de mon sommeil pour me perdre ! mon père le saura. » Mon maître éclata de rire. « J'ai abusé de ton sommeil, moi ! mais tu plaisantes ! A qui feras-tu croire ce mensonge ? Il est quatre heures du matin. Je suis ici depuis dix heures ; tu aurais dormi bien longtemps et bien opiniâtrement ! Avoue donc plutôt que je n'ai fait que profiter de ta bonne volonté. Allons, ne sois pas ainsi capricieuse, ou nous nous fâcherons. Ton père est en mon pouvoir, tu n'as plus de raisons maintenant pour me repousser ; sois soumise et nous serons bon amis, sinon prends garde ! — Je dirai tout à mon père ! m'écriai-je, il saura me venger. Il y a une justice ! .. » M. Ferrand me regarda avec surprise. « Mais tu es donc décidément folle ? Et que diras-tu à ton père ? Qu'il t'a convenu de me recevoir ici ? Libre à toi... tu verras comme il t'accueillera. — Mon Dieu ! mais cela n'est pas vrai... Vous savez bien que vous êtes ici malgré moi ? — Malgré toi ? Tu aurais l'effronterie de soutenir ce mensonge, de parler de violences ? Veux-tu une preuve de ta fausseté ? J'avais ordonné à Germain, mon caissier, de revenir hier soir, à dix heures, terminer un travail pressé ; il a travaillé jusqu'à une heure du matin dans une chambre audessous de celle-ci. N'aurait-il pas entendu tes cris, le bruit d'une lutte pareille à celle que j'ai soutenue en bas contre toi, méchante, quand tu n'étais pas aussi raisonnable qu'aujourd'hui ? Eh bien ! interroge demain Germain, il affirmera ce qui est : que cette nuit tout a été parfaitement tranquille dans la maison. »

— Oh ! toutes les précautions étaient prises pour assurer son impunité ! dit Rodolphe.

— Oui, monsieur ; car j'étais atterrée. A tout ce que me disait M. Ferrand, je ne trouvais rien à répondre. Ignorant quel breuvage il m'avait fait prendre, je ne m'expliquais pas à moi-même la persistance de mon sommeil. Les apparences étaient contre moi. Si je me plaignais, tout le monde m'accuserait ; cela devait être, puisque pour moi-même cette nuit affreuse était un mystère impénétrable. »

LXIV. — LE CRIME.



RODOLPHE restait confondu de l'effroyable hypocrisie de M. Ferrand.

« Ainsi, dit-il à Louise, vous n'avez pas osé vous plaindre à votre père de l'odieux attentat du notaire ?

— Non, monsieur, il m'aurait crue sans doute la complice de M. Ferrand, et puis je craignais que, dans sa colère, mon père n'oubliât que sa liberté, que l'existence de notre famille dépendaient toujours de mon maître.

— Et probablement, reprit Rodolphe, pour éviter à Louise une partie de ces pénibles aveux, cédant à la contrainte, à la frayeur de perdre votre père par un refus, vous avez continué d'être la victime de ce misérable ? »

Louise baissa les yeux en rougissant.

« Et ensuite sa conduite fut-elle moins brutale envers vous ?

— Non, monsieur, pour éloigner les soupçons, lorsque par hasard il avait le curé de Bonne-Nouvelle et son vicaire à dîner, mon maître m'adressait



devant eux de durs reproches ; il pria M. le curé de m'admonester, il lui disait que tôt ou tard je me

perdrais ; que j'avais des manières trop libres avec les clercs de l'étude, que j'étais fainéante, qu'il me gardait par charité pour mon père, un honnête père de famille qu'il avait obligé... Sauf le service rendu à mon père, tout cela était faux. Jamais je ne voyais les clercs de l'étude ; ils travaillaient dans un corps de logis séparé du nôtre.

— Et quand vous vous retrouviez seule avec M. Ferrand, comment expliquait-il sa conduite à votre égard devant le curé ?

— Il m'assurait qu'il plaisantait... Mais le curé prenait ces accusations au sérieux, il me disait sérieusement qu'il faudrait être doublement vicieuse pour se perdre dans une sainte maison où j'avais continuellement sous les yeux de religieux exemples. A cela je ne savais que répondre, je baissais la tête en rougissant, mon silence, ma confusion tournaient encore contre moi ; la vie m'était si à charge que bien des fois j'ai été sur le point de me détruire ; mais je pensais à mon père, à ma mère, à mes frères et sœurs que je soutenais un peu... je me résignai ; au milieu de mon avilissement je trouvais une consolation : au moins mon père était sauvé de la prison. Un nouveau malheur m'accabla, je devins mère... je me vis perdue tout à fait. Je ne sais pourquoi je pressentis que M. Ferrand, en apprenant un événement qui aurait pourtant dû le rendre moins cruel pour moi, redoublerait de mauvais traitements à mon égard ; j'étais pourtant loin encore de supposer ce qui allait arriver... »

Morel, revenu de son aberration momentanée, regarda autour de lui avec étonnement, passa sa main sur son front, rassembla ses souvenirs, et dit à sa fille :

« Il me semble que j'ai eu un moment d'absence... la fatigue... le chagrin... Que disais-tu?... »

— Lorsque M. Ferrand apprit que j'étais mère... »
Le lapidaire fit un geste de désespoir, Rodolphe le calma d'un regard.

« Allons, j'écouterai jusqu'au bout, dit Morel. Va... va... »

Louise reprit :

« Je demandai à M. Ferrand par quels moyens je cacherais ma honte, et les suites d'une faute dont il était l'auteur... Hélas ! c'est à peine si vous me croirez, mon père... »

— Eh bien?...

— M'interrompant avec indignation... et une feinte surprise, il eut l'air de ne pas me comprendre, il me demanda si j'étais folle ; effrayée, je m'écriai : « Mais, mon Dieu ! que voulez-vous donc que je devienne maintenant ? Si vous n'avez pas pitié de moi, ayez au moins pitié de votre enfant. — Quelle horreur ! s'écria M. Ferrand en levant les mains au ciel. Comment, misérable ! tu as l'audace de m'accuser d'être assez basement corrompu pour descendre jusqu'à une fille de ton espèce... tu es assez effrontée pour m'attribuer les suites de tes débordements, moi qui t'ai cent fois répété devant les témoins les plus respectables que tu te perdras,

vile débauchée ! Sors de chez moi à l'instant ; je te chasse... »

Rodolphe et Morel restaient frappés d'épouvante... une hypocrisie si infernale les foudroyait.

« Oh ! je l'avoue..., dit Rodolphe, cela passe les prévisions les plus horribles. »

Morel ne dit rien, ses yeux s'agrandirent d'une manière effrayante, un spasme convulsif contracta ses traits, il descendit de l'établi où il était assis, ouvrit brusquement un tiroir, y prit une forte lime très-longue, très-acérée, emmanchée dans une poignée en bois, et s'élança vers la porte.

Rodolphe devina sa pensée, le saisit par le bras et l'arrêta.



« Morel, où allez-vous ? Vous vous perdez, malheureux ! »

— Prenez garde ! s'écria l'artisan furieux en se débattant, je serai deux malheurs au lieu d'un. »

Et l'ouvrier menaça Rodolphe.

« Mon père... c'est notre sauveur !... s'écria Louise.

— Il se moque bien de nous !... bah ! bah ! il

veut sauver... le notaire ! » répondit Morel complètement égaré, en luttant contre Rodolphe.

Au bout d'une seconde, celui-ci le désarma avec ménagement, ouvrit la porte et jeta la lime sur l'escalier.

Louise courut au lapidaire, le serra dans ses bras, et lui dit :

« Mon père... c'est notre bienfaiteur !... tu as

levé la main sur lui ; mon père, reviens donc à toi ! »

Ces mots rappelèrent Morel à lui-même, il cacha sa figure dans ses mains, et, muet, il tomba aux genoux de Rodolphe.

« Relevez-vous, pauvre père, reprit Rodolphe avec bonté. Patience... patience... je comprends votre fureur, je partage votre haine ; mais, au nom même de votre vengeance, ne la compromettez pas... »

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le lapidaire en se relevant. Mais que peut la justice... la loi... contre cela ? Pauvres gens que nous sommes ! Quand nous irons accuser cet homme riche, puissant, respecté, on nous rira au nez ! ah, ah, ah ! » Et il se prit à rire d'un rire convulsif. « Et on aura raison... Où seront nos preuves ? oui, nos preuves ! On ne nous croira pas. Aussi, je vous dis, moi, s'écria-t-il dans un redoublement de folle fureur, je vous dis que je n'ai de confiance que dans l'impartialité du couteau... »

— Silence, Morel, la douleur vous égare, lui dit tristement Rodolphe... Laissez parler votre fille... les moments sont précieux, le magistrat l'attend, il faut que je sache tout... vous dis-je... tout... Continuez, mon enfant. »

Morel retomba sur son escabeau avec accablement.

« Il est inutile, monsieur, reprit Louise, de vous dire mes larmes, mes prières ; j'étais anéantie. Ceci s'était passé à dix heures du matin dans le cabinet de M. Ferrand ; le curé devait venir déjeuner avec lui ce jour-là ; il entra au moment où mon maître m'accablait de reproches et d'outrages... il parut vivement contrarié à la vue du prêtre.

— Et que dit-il alors ?

— Il eut bientôt pris son parti ; il s'écria, en me montrant : « Eh bien ! monsieur l'abbé, je le disais bien que cette malheureuse se perdrait... Elle est perdue... à tout jamais perdue ; elle vient de m'avouer sa faute et sa honte... en me priant de la sauver. Et penser que j'ai, par pitié, reçu dans ma maison une telle misérable ! — Comment ! me dit monsieur l'abbé avec indignation, malgré les conseils salutaires que votre maître vous a donnés maintes fois devant moi... vous vous êtes avilie à ce point ! Oh ! cela est impardonnable... Mon ami, après les bontés que vous avez eues pour cette malheureuse et pour sa famille, de la pitié serait faiblesse... Soyez inexorable, » dit l'abbé, dupe comme tout le monde de l'hypocrisie de M. Ferrand.

— Et vous n'avez pas à cet instant démasqué l'infâme ? dit Rodolphe.

— Mon Dieu ! monsieur, j'étais terrifiée, ma tête

se perdait, je n'osais, je ne pouvais prononcer une parole : pourtant je voulus parler, me défendre : « Mais, monsieur... m'écriai-je... — Pas un mot de plus, indigne créature, me dit M. Ferrand en m'interrompant. Tu as entendu monsieur l'abbé... De la pitié serait de la faiblesse... Dans une heure tu auras quitté ma maison ! » Puis, sans me laisser le temps de répondre, il emmena l'abbé dans une autre pièce. Après le départ de M. Ferrand, reprit Louise, je fus un moment comme en délire, je me voyais chassée de chez lui, ne pouvant me replacer ailleurs, à cause de l'état où je me trouvais, et des mauvais renseignements que mon maître donnerait sur moi ; je ne doutais pas non plus que dans sa colère il ne fit emprisonner mon père, je ne savais que devenir, j'allai me réfugier et pleurer dans ma chambre.

Au bout de deux heures, M. Ferrand y parut : « Ton paquet est-il fait ? me dit-il. — Grâce ! lui dis-je en tombant à ses pieds, ne me renvoyez pas de chez vous dans l'état où je suis. Que vais-je devenir ? je ne puis me placer nulle part ! — Tant mieux ! Dieu te punit ainsi de ton libertinage et de tes mensonges. — Vous osez dire que je mens ? m'écriai-je indignée ; vous osez dire que ce n'est pas vous qui m'avez perdue ? — Sors à l'instant de chez moi, infâme, puisque tu persistes dans tes calomnies ! s'écria-t-il d'une voix terrible. Et pour te punir, demain je ferai emprisonner ton père. — Eh bien ! non, non, lui dis-je épouvantée, je ne vous accuserai plus, monsieur... je vous le promets, mais ne me chassez pas... Ayez pitié de mon père ; le peu que je gagne ici soutient ma famille... Gardez-moi chez vous... je ne dirai rien... Je tâcherai qu'on ne s'aperçoive de rien, et quand je ne pourrai plus cacher ma triste position, eh bien ! alors seulement vous me renverrez. »

Après de nouvelles supplications de ma part, M. Ferrand consentit à me garder chez lui ; je regardai cela comme un grand service, tant mon sort était affreux. Pourtant pendant les cinq mois qui suivirent cette scène cruelle, je fus bien malheureuse, bien maltraitée ; quelquefois seulement, M. Germain, que je voyais rarement, m'interrogeait avec bonté au sujet de mes chagrins ; mais la honte m'empêchait de lui rien avouer.

— N'est-ce pas à peu près à cette époque qu'il vint habiter ici ?

— Oui, monsieur, il cherchait une chambre du côté de la rue du Temple ou de l'Arsenal ; il y en avait une à louer ici, je lui ai enseigné celle que vous occupez maintenant, monsieur ; elle lui a convenu. Lorsqu'il l'a quittée, il y a près de deux mois,

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844